

par cette expression extraite d'un de ses textes : il est le « vigile des signes ». L'amour de la vie, la satisfaction des appétits, fussent-ils transcendés par la création, n'empêchent pourtant jamais chez lui l'exercice de la lucidité. Il faut accepter de se mouvoir dans la lutte de l' « irrationnel toujours vivace et toujours maîtrisé ». Souffrances, difficultés, échecs, désillusions, n'entament pas le *gloria* de Pierre Caminade. Il le sait d'expérience et de raison, « l'écriture passe à gué / par-delà les heures d'usure et de détresse du monde ». Etre fidèle au langage, croire en ses vertus, miser sur son pouvoir, revient à être fidèle à l'homme et à croire en lui. Non pas l'homme idéal, désincarné, réduit au concept, mais l'individu bien réel, campé sur la terre, en prise sur l'ordre des choses, avec ses limites acceptées et ses grandeurs toujours surprenantes. Dans ce battement est la chance de la poésie, sa justification, sa noblesse. Aussi voudrais-je terminer par cette dernière citation empruntée à *Reliefs*, et qui me semble au bout du compte correspondre à la recherche de Pierre Caminade : « Le poème est là qui pénètre la présence. Son message est énergie, son énergie message : haute trahison, feinte suprême, le poème est la plus pertinente et la plus fervente des fidélités. »

Jean-Max TIXIER

Trente Ans Ma Mie

Le troubadour a rythmé les noces
les timbres

Eclairé

L'adage des nocturnes forciens

Trente ans d'appartenance

A cette maison

Mélodieux au jour d'hui

Modale l'incantation enchaînée

Par le temps

Mais, Vivace, Madeleine.

Pierre

15 sept. 1984

Choix de poèmes

- « Promenade », *La bouteille à la mer*, 1929.
- « Poème », *Choc*, 1930-1931.
- « Clamé au ciel », *Se surprendre mortel*, 1932.
- « Racines de terre », *Le double du baiser*, 1941.
- « Vous ne comprenez pas ? », *Corps à corps*, 1945.
- « Natation », *Quatre plaisirs*, 1948.
- « Les cendres de la vigne », *L'arrière-pays*, 1948.
- « Le Peyrou », *Reliefs*, 1967.
- « Aube », *Reliefs*, 1967.
- « Le pays des étangs de la mer », *Reliefs*, 1967.
- « Chevaucher », *Reliefs*, 1967.
- « Noces », *Reliefs*, 1967.
- « L'écume », *Le don de merci*, 1970.
- « Hiver 43 », *Journal d'une tendresse*, 1972.
- « Engager tout de l'homme », *Paul Valéry*, 1972.
- « A Jean Neuberth », fonds Madeleine Caminade, 1967.

Présence de Pierre Caminade

- « Etienne Blanc », *Etienne Blanc*, 1996.
- « Regard sur une toile d'Olivier Debré »,
D'une parole l'autre, 1989.
- « Hamadryade », *D'une parole l'autre*, 1989.
- « Être avec », *Artère*, revue, 1984.
- « De mer en marche vers l'amante », *Initiales*, 1985.
- « Ficelles de facteur », *Entre soi*, 1997.
- « Voix retrouvée », *Entre soi*, 1997.
- « D'un moment à l'autre », *D'une parole l'autre*, 1989.

Promenade

« Chemins qui ne mènent
nulle part... »

Rainer Maria Rilke

J'ai suivi
les fils télégraphiques
ironiques
qui indiquent
au chemin
son chemin.

Le mécanicien aimable
ralentit le train
mais les chevaux ont peur
du chahut métallique
nos genoux se serrent
automatiquement
et les voyageurs placides
montrent leur tête
par les portières souriantes.

Présence de Pierre Caminade

J'ai suivi
mes pensées endeuillées
par un soleil de mars.

J'ai suivi
l'image de l'aimée
dans un ciel sans nuages
derrière une automobile.
Elle a disparu, rapide,
et malgré les oliviers en fleurs du matin
J'ai perdu mon chemin.

La bouteille à la mer
1929.

Poème

Je croyais t'avoir atteint
mais goutte de sueur tu glisses
et déjà tu t'inclines à l'infini
comme un désir
tu es plus qu'une soif
tu es ce qui fait qu'on a soif
 ce qui fait qu'à nouveau
l'herbe d'avenir jaillira sous ta présence
et mon corps hurlera à ton corps
comme si la mort était proche
puisque tu es l'unique
 rien de sonore pour
emplir ton absence
 rien de beauté pour
vivre ton âme
qui se métallise
et ploie
musicale de toute sa sève
 vent
brutal partout où l'on ne sait pas
 puis
 des trous de silence

Présence de Pierre Caminade

puis
des bruits pour oublier l'espoir de la réalité
puis
des fibres fines de recueillement
pour cueillir la musique très douce
l'ondulante dune de sable
où l'on peut être nu
puis
je pense que tu n'es plus là
puis
vent

Choc, revue artistique et littéraire
Paris, José Corti, 1930-1931.

« ... t'ame o chatoune encatarello »

Mistral

Clamé au ciel l'espoir enseveli des routes
Et la beauté de la bergère éclate dans les nuages
Les routes se perdent à conduire les routes
Les hommes se perdent à aimer les hommes
Tout s'écroule frappé à vie
Et l'amour s'éveille à hanter
La lumière des arbres
La page des rivières
Et les reflets d'ailleurs
Etre un enfant seulement
Dans le dépérissement nocturne des collines
La pureté se perd d'hommes
Je m'en vais, moi qui perds l'enfant
ET
J'essaie le poème.

Se surprendre mortel
Carcassonne, Editions Chantiers, 1932.

Racines de terre

Les racines de terre,
Les parfums en brume sur ta chair,
Les lymphes des parfums aux entrailles dissoutes,
Les lymphes d'aubépine et les chemins de chine,
Au creux des flûtes de sapin,
La musique,
Construisent enfin
Les couples au pays soupçonné
Dans un amour insoupçonné,
Dans les lierres et les cavalcades,
Dans les soleils brisés au venin des cascades,
Et plus loin que ton cœur
Les cœurs,
Ouaddi de l'amour au cinéma sonore,
L'horreur et la joie du présent infini.

Je berce mon étreinte
Comme le corps d'un cygne,
Comme le sang d'un embryon.

Plus haut, plus haut le mépris de la mort.
Plus haut, plus haut encore mon étreinte.
Plus haut, plus haut ma joie,

Plus haut mon rire,
Plus haut racines de terre,
Toi.

Brisés les courroux,
Brisés les liens,
Brisées les alarmes,
Brisée l'autre joie,
Brisée l'autre étreinte,
Brisé l'autre monde
Et l'autre monde,
Brisées les tempêtes.
Plus haut, plus haut ma joie,
Plus haut mon rire,
Plus haut racines de terre,
Toi.

Brisées les équinoxes,
Brisé le temps déjà brisé,
Brisées mon enfance et mon identité.
Brisée ma folie,
Brisée ma harpe,
Brisés mes doigts.

Plus haut, plus haut encore mon étreinte,
Plus haut, plus haut ma joie,
Plus haut, plus haut vivre,
Plus haut racines de terre,
Toi.

Brisées les enfances,
Brisés les nuages,
Brisée la marche,
Brisée terre,
Brisé sang,
Brisé vivre,
Brisées brisures.

Présence de Pierre Caminade

Plus haut, plus haut encore mon étreinte,
Plus haut ma joie,
Plus haut vivre,
Plus haut racines de terre,
Toi.
Plus haut, plus haut, tout bas,

Tout bat.

Le double du baiser
Nice, Iles de Lérins, 1941.

Vous ne comprenez pas ?

Je suis violé
Je suis violé par un geste, par un cri
Par un regard, par ma verge bouillante
Violé par l'espoir de la révolution
Violé par mon désespoir
Violé par tous les rêves
Violé par l'espace, par les discours que je clame en
 m'endormant,
Violé par la peur,
Violé par elles,
Violé par elle,
Violé par la vie,
Violé par la guerre qui vient
Violé d'impuissance
Violé par la puissance possible
Violé par tout partout, par toi, le monde, moi
Violé par l'angoisse
Crevé de certitude
Mes poèmes n'ont jamais été que des restrictions
Malgré tout
Tout éclate
Je suis demain, je ne suis plus, je suis encore
Merde, Merde

Présence de Pierre Caminade

Le ciel est clair la mer est claire et nous et toi
Elle se montrait nue et me demandait si elle était belle
et je hurlais fou qu'elle n'était pas belle et elle était
belle et j'ai plaqué mes lèvres contre son sexe
Et le ciel était clair
Son corps l'amour Merde
Violée elle aussi

Et la mer était claire en avant en avant encore encore
Je crève Toi aussi
Les villages crèvent
Ce monde crève
Et je ris et vous aussi descendants
Je ris Je suis fou Je suis clair
La mer est claire
Comme le jour que j'annonce
Ah-Ah.

C'est un tourmenté, disait la concierge

*13 octobre 1933
Corps à corps
Paris, L.G.T., 1945.*

Natation

Quand j'entre dans la mer, j'entre en scène. J'ai le trac. Je veux affirmer mon pouvoir. Je suis vif. Cette peur tenace et douce et la précipitation des mouvements m'essoufflent. J'entends mon cœur. L'eau sur la poitrine est plus lourde. Mais je suis en vie. Je repose. Je nage sur le dos. L'abandon chasse la peur.

Bientôt les poumons et les membres, le cœur et les muscles sont unis dans une juste camaraderie.

On peut alors rêver, méditer, chanter.

On pourrait lire, écrire, et qui sait...

Un peuple de marins se laisse concevoir.

Le mouvement rasant le plan de l'eau, attaquée par le coude, du bras brisé comme les pattes de la mante religieuse priant.

Je n'avais pas besoin de voir ; je le savais par le dedans, et l'admirable rotation des épaules. Parfois, cependant, je tournais la tête sur le côté et, l'œil à demi-immérgé, j'accompagnais du regard ma sensation interne.

Sur le côté, de longues minutes, je ne nageais que pour le voir, un bras mouillé brillant au soleil.

L'orage menaçait encore. Vue de la terrasse depuis le matin la mer m'attirait et me faisait peur. Elle était ardoise bleutée comme certains yeux de femme et lourde du ciel bas.

Présence de Pierre Caminade

Au soir je m'y glissai. J'entrai dans le lit d'une amoureuse endormie. Elle m'enveloppa de sa peau d'orange mûre. Ma nage ne fit aucun remous. De chacun de mes mouvements surgirent des lianes courtes, collant à peine à la peau.

J'assistais chez les Grecs à la naissance des sirènes.

Au crépuscule elle est souvent d'un vert laiteux de brume légère, semblable à la feuille de mimosa.

C'est la mer de la légende et de la joie qui de surcroît porterait déjà sa nostalgie.

Dans cette mer adolescente je me coule. J'aime alors à nager couché sur le côté sur elle comme une longue câlinerie.

Je m'abandonne face au ciel. J'inspire lentement. L'air se faufile dans tous les organes. La poitrine émerge. Je souris de ma complaisance à la voir briller. Je souris d'éprouver ces choses si simples : L'air est plus léger que l'eau, je ne pèse pas plus que l'eau de mer ; je deviens le corps, le solide qui figure dans les lois d'Archimède.

Je me repose sur le sable. Je brûle. La plage est en pente. Je me laisse entraîner jusqu'à la mer, faisant le tonneau.

Elle me bat, me berce, me roule, m'ignore.

Je suffoque.

Je sors, je recommence.

Le corps, félin, puis algue.

Il y a des jours où la mer est soyeuse.

Elle évoque une cuisse de lapin écorché vif, fuseau parfait qui est plus un toucher qu'une vision. Mon corps est ce fuseau qu'à chaque mouvement reforme la mer. On pourrait allonger le corps de l'homme, perfectionner la terre par l'eau, et devenir méduse.

Dans cette nage sur le dos, les mouvements alternés des bras s'achèvent par une poussée plus accentuée des mains. Je provoque sur les cuisses et les mollets un remous qui brise la douceur.

Il est le mouvement même qui, saisi par l'animal, devient muscle.

Pendant plusieurs jours, sur trois ou quatre cents mètres, je variais sans cesse la force et la direction du remous. J'accentuais ou freinais la rotation des bras. J'écourtais ou j'allongeais le temps d'arrêt avant le passage dans l'air. Pour rien. Pour sentir.

Parfois pour me distraire, je tourne la paume vers le ciel pour faire une pluie de gouttes brillantes. Je suis l'enfant qui découvre ses mains.

Au coucher du soleil j'ai nagé vers la lune.
J'étais leur fruit orangé dans le vert émeraude de l'eau.

Des mers remuantes. Le visage est à tout instant balayé d'embruns. Le clapotis sur la nuque et le crâne fait une étrange musique.

Lorsque les vagues sont courtes et folles, je joue à suffoquer. Les paquets d'eau martèlent la tête. J'ai peur d'être possédé. La mort si proche est imaginaire. Le plexus rappelle à lui tous les nerfs avec la brusquerie du caméléon sa langue. Pris au lasso les muscles des poumons se figent. A ce moment capital pour tout futur noyé, j'inspire. Six litres d'air m'enlèvent. Je me retourne. Je gesticule dans la toile d'araignée que je crève, à nage pataud.

Il y a des mers aux vagues longues. C'est le plané des mouettes, l'hypnose du serpent, l'envol, et la retombée au creux de la vague.

Au sortir de la mer, on connaît tous les vertiges.

Quatre plaisirs
Saigon-Paris, L.G.T., 1948,
rééd. Paris, Seghers, 1967.

Présence de Pierre Caminade

Les cendres de la vigne

On taille la vigne de décembre à mars. On laisse sécher les sarments dans les sillons. On les rassemble au bord des chemins. On les rentre. Parfois, les vigneronns allument de grands feux sur place.

Entre les deux seuls platanes du plan, d'un feu de la veille restait une calotte de cendres ovale que limitaient des sarments à demi calcinés : visage ; racines et mèches rigides de cheveux.

La cendre était si finement accumulée et le ciel si lumineux que la poussière était colorée en tous ses grains d'un bleu laiteux gris. Elle avait aussi la matité des miroirs profonds des puits, une scintillation retenue, une réverbération comme celle que filtre parfois un temps couvert.

Elle se pencha sur la cendre, y enfouit avec précaution les mains caressantes. Tant elle devint douce son regard fut plus tendre, son visage eut une souplesse d'enfant qui dort. Elle oignit son visage jusqu'à la racine des cheveux. Je la déshabillai. J'oignis les fruits brunissants où la chair si finement s'accumule.

Souvent, les amants du Midi allument ainsi de grands feux entre les platanes.

L'arrière-pays
Toulon, Vacances, 1956.

Le Peyrou

A Albert Ayme

Montpellier, je te veux ma ville.

Je te veux, ma ville de colline lente et de mer prochaine, parce que (ailleurs n'y aurait-il pas château fort, cathédrale, palais ?) tu as cette place-jardin qui se dresse et s'allonge, où te révélant tu me révèles.

Événement, brusquement de soleil, d'ampleur et de calme,
Cadence charnelle de clair-obscur, de voûte et de nudité,
Le Peyrou scelle la terre et la ville, plante contre le ciel son volume rasé et son aire rectangle, à soi-même son propre horizon.
Chaque pas divise différemment l'espace, et ces différences engendrent le même rythme, la même certitude : Peyrou, quelle modulation secrète anime en toi l'un et le multiple, crée le semblable du différent ?

La monarchie absolue de l'horizontale et l'ouverture illimitée des lumières proposent un universel, direct et simple, quand la marche ceint les allées de platanes et que le regard s'allume, par les jours de la balustrade de pierre, vert de la seule cime des arbres et bleu de la seule vérité du ciel ; un peu ivre, si les terrasses successives et le temple hexagonal (hexagramme de quelle tradition ?) rassemblent la mer et la terre, l'aqueduc et le

Présence de Pierre Caminade

triangle pythagorien du Pic, le parfum des magnolias, les œuvres, la cité :

Tu donnes d'un demi-tour tout l'héritage dans le creux de cette main, dans le creux de ce regard, dans le creux musclé du cœur, dans ce nœud éphémère indénouable que je suis que le Temps a formé avec le Temps, au hasard, – au hasard !

Coup de foudre, choc qui me dresse de la Nature et de l'Histoire, Possession, la plus illusoire et la plus vraie, la plus folle et la plus sereine...

Narcisse ne chante pas ici, ne doit être chanté,
Mais quel amour ?

Clôture maintenant.

Et voici ta beauté, voici ton excellence : Oui ! Cloître ! Magie du cloître, mais cloître ouvert, rayonnant,
Seul cloître osant la perfection de sa propre essence,
Seul cloître païen qui soit au monde,
Seul cloître futur !

L'homme devenant cloître, mais cloître ouvert, rayonnant.

Et qui se meut, et selon des lois !

Le dedans et le dehors, le moi et le toi se déduisent dynamiquement, tels les aires, les espaces, toute une géométrie radieuse que les Daviler et les Giral ont construite du plus grand rectangle, selon les lois méditerranéennes millénaires,

Selon les pouvoirs de la racine carrée de 2 !

Irrationnel toujours vivace et toujours maîtrisé !

Porte d'harmonie.

Je te prends, offrande. Déférence, tu me laisses. Seuls et reliés.
Hôtes.

Seul monument sans ombres, ni dévotion, ni nostalgie,
L'ordre, l'élégance de ton impudeur, dissolvent toutes impuretés,
Polis et blonds comme tes pierres, les nerfs ne vibrent que d'instant et de devenir, des actes confondus du jouir et du connaître,

Voués tout entiers aux chances internes naïves d'aller de l'homme
au monde, de l'homme à l'homme, de l'homme à la femme,
nous sommes notre jeunesse, tout aux jeunesses et,
désinvolture, sereine, jeune maturité.

Place forte de la paix et du zénith, de la méthode et de la passion,
la rigueur de l'esprit et la vigueur des sens fêtent leur première
alliance.

Cœur secret ouvert,
Jardin net comme un désir lucide et sûr,
Aérodrome, sans nul vol que le soleil et l'avenir !
Et plus que jardin,
Dialogue.

Reliefs
Paris, Seghers, 1967.

Aube

A Yvon Bélaval

Une tache mobile qui blanchit la mer, un gris bleu argenté très dense qui ondoie, s'écaille, miroite, l'aube, elle aussi, blanchit la mer, sardines cueillies en cet instant où toutes les forces de vie sont prêtes à jaillir. Le corps est incurvé, de la tête à la queue le cercle imaginaire se ferme, un seul muscle, le cou tend l'arc, orgasme inachevé dont l'amertume plisse la bouche. Le bond qui l'a trahie l'a mise en mon pouvoir, et je roule doucement sous le doigt, paupière finement striée, son ventre de coureuse. Lui seul est argent, tout le reste est noir, pas noir absolu, vieil argent noirci, un noir où auraient été mélangées des couleurs pures, celles qui apparaissent près de la tête en touches éclatantes, vertes, outremer clair, carmin.

Les unes, étales, repues, résignées. Les autres encore saisies dans le bond hors de l'eau, au jeu, à la mort. A Marseille je n'irais que pour voir, tenir en moi cette mort en plein élan. On désirerait être sculpteur, j'aimerais éterniser un mouvement ; le corps dans la main bien fermée, le corps empoigné. D'abord, les unes après les autres, je soulève les ouïes, je commence à scier avec le couteau, un lent craquement, les mêmes craquements plus forts quand le pêcheur sciait les thons sur le quai, ici, et cette peur qui me paralysait alors enfant, m'hypnotisait, c'est lui qui m'a appris, la peur de ce bruit qui demeure dans mon oreille, le bruit du cercueil, cette mort sans bruit du bond hors

de l'eau et cette mort bruyante avant le silence total. Il faut scier, la chair rouge apparaît, comme celle du thon d'un rouge froid ; je préfère le rouge de la sardine plus fragile qui s'émiette, et la peau blanche. Je scie, jusqu'à ce que la tête ne tienne plus que par un ligament. Je tiens la sardine par la queue, tout en la maintenant sur la table avec le couteau, et je tire lentement : une chair brun léger clair apparaît, puis un rouge éclatant, charnu, pulpeux, le foie ; je le prends entre les doigts pour le séparer des entrailles, je palpe une muqueuse ; je le remettrai tout à l'heure dans le ventre, je regretterai que sa forme et sa couleur disparaissent, plus tard j'aurai le goût, et je souhaiterai que la vue et le goût soit simultanés. Je continue à tirer, je le tire en moi hors de moi, chacun de mes actes me lie à tous les actes semblables, innombrables, je tire hors des entrailles dans lesquelles il glisse, d'où il sort, onctueux et fragile, un filament rouge dense, un cordonnet, il pourrait se rompre à tout instant, millimètre par millimètre, il n'en finit plus, je fais qu'il n'en finisse plus, je tempore tout au long de ses vingt centimètres, je me trouverais mal, je suis mon émotion, il sort de mes entrailles, il laisse une longue trace de vide qui frémit, je sens la queue frémir et se tendre, l'étirement, le cabrement, c'est l'instant où j'hésite encore, le plus tendu, où l'on voudrait rester et ne pas rester. Filant le fil, issu, comme issu de ses seules entrailles, tirant le fil sans fin toujours près de rompre, éfaufilant les fils d'un tissu inépuisable, lente recrudescence impossible et joueuse et sûre, elle domine, s'élève, les seins durcis dans l'envol du buste tendu, cambrée, le ventre creusé, la tête rejetée vers le haut en arrière, les yeux clos, il est allongé sur le dos, jambes rigides, crampes rôdeuses au mollet et au pied en extension, les mains crispées, soumis aux blandices exaspérantes il lutte sans vouloir vaincre leur cruauté, elle filant le fil, se dresse et se tend, jouant autour du dôme et sinueusement s'enfonce à peine et remonte à la périphérie, tout l'être suspendu, elle cherche tous les points, tous les angles de contact, nuancant les pressions et les temps, acmés fugaces qui se fondent en une continuité, elle s'enfonce à peine et remonte à la surface, jouant circulairement, jouant à l'orifice d'un orifice, plus subtilement que la bouche la plus subtile ou la langue la plus papillée, maîtresse absolue du dôme et du seuil, elle se harcèle, les bras et les mains battent l'air, cherchant des appuis, il offre les siens, il la tente ainsi et son adoration qu'elle sent et qu'elle ignore elle approche ses

Présence de Pierre Caminade

mains, les reprend aussitôt, les noue derrière la nuque, elle connaît alors, de très loin, qu'il la contemple statue parmi les statues des femmes nues sculptées dans cette pose qui surgissaient dans leur blancheur irréaliste des pelouses vertes des jardins de son enfance et des Tuileries de leur jeunesse, ses nerfs tordus en spirale et détorsadés sans cesse, vers lesquels tous ses nerfs lancent leurs influx en renfort, une énérvation dont le rythme accroît les fulgurances et les unit dans une trame de supplice et de délices, vipères du soleil, alors il va pétrir sauvagement les seins, elle le chasse et ses mains les écrasent de bas en haut, et ses genoux se referment en étau sur les flancs qu'elle veut dompter, il la serre violemment à la taille dont les mains goûtent la finesse et la fermeté, il l'empêcherait de respirer, il se débat en uppercuts d'une force nette et mesurée, elle l'interdit, elle s'installe lourdement sur ses cuisses qu'elle maintient encore de ses mains, enfouie, enfoui il subit et il accompagne imperceptiblement un largo une translation avant-arrière-avant compliquée de déhanchements discrets, de déboîtements vers le haut, secs, dont elle varie l'amplitude étroite, qu'il redoute et appelle, et de nouveau filant le fil, éfaufilant les fils, elle tire, s'étire, il est axe, la volupté tout écailles d'aube volant au vent sur le quai s'éparpillant en ailes de mica, acmé, acmés, tous les viscères du cerveau aux entrailles, il enfonce à plat une main, ses deux mains, dans le ventre qu'il presse et paralyse, elle gagne en hauteur éfaufilant les fils, traçant ponctuellement ses courbes engainées, minuscules et complètes, encerclées et acuminées, épelant orbe sur orbe, il la soutient, elle se ressaisit, elle retombe, il la remet à flot, elle donne de la gîte à droite, à gauche, arrachant un à un les fils dont elle prolonge les dernières tensions hors les entrailles, – le poisson décapité pend, il est mort, – l'aube elle aussi blanchit la mer.

Reliefs
Paris, Seghers, 1967.

Le pays des étangs de la mer

A Madeleine

La terre craque, fait eau de toutes parts, épuise la mer, la divise.

La mer la vise poussière, sable, vase et, chlorure, la stérilise. Elle se taille en pièces, fluidité volumineuse en haillons. Elle se ressaisit, imprègne, s'imprime.

Et la terre se reprend, chaîne et trame.

Qui commence à vivre, à mourir ?

Qui appelle le port ?

La lumière, à sa plénitude, unifie la figure et l'informe, le squelette et la chair, à leur foyer même, à l'œuvre.

Androgyne, elle suspend le jour au long d'une aube sans fin.

(Il est au monde peu d'amour d'une aube qui dure : je ne vois que ce couple d'amants.)

Les hommes ne sont pas absents. Il n'y a personne. Que la ligne droite, allée d'eau encore entre terres levées entre deux eaux : le long canal rectiligne parallèle,

– d'où jaillit parfois un éclat vif, le ventre aérien d'un poisson excédé, –

axe, et par artifice rendant justice.

Présence de Pierre Caminade

Proposition d'infini ? Loisir de la lumière, de la possession pas à pas ?

Non possession : passage, glissement, soumission.

Non soumission : être des êtres debout, les seuls, est substance, reconquête, ensuite, longtemps après, peut-être, avenir royaume des hommes purs.

Non : ni sculpture ni futur. Un long calme horizontal de plaine, – passé l'épreuve des zéniths jumeaux, les grandes soifs toujours désaltérées, tendues vers plus de sécheresse,

et, toutes pulpes butinées, le calme horizontal de la métamorphose.

Ni même le présent ni repos : relais ?

(Le hasard a lancé sur moi ses équipages, je ne suis qu'un relais qui surgit de la mort.)

Rien, nul, ne s'oppose au silence, à la parole.

Terre, mer, ici détruites. Langage ! Nous recommençons.

Reliefs
Paris, Seghers, 1967.

Chevaucher

A Dominique Noguez

Quels rires de silex irritent les blessures
Broyés solaire ardeur âcre d'olives mûres
Muscles noyaux charnus par la meule broyés

Double course duel de cour sceau d'alliance
Equitables les pas donnent sens d'innocence
Amble martèlements thèmes tendres allégo ?

Elle a perdu le jeu joué adolescente
Les jambes se fermant sur une proie absente
Un cheval hennissant dans la plaisir en deuil

Lui serrait des genoux allongé sur la bête
Le galop l'emportait les rayons d'une fête
Vite vibré l'éclat des lances et du feu

Lumineux aujourd'hui parcours d'une amazone
Lequel le cavalier lequel est le pur-sang
Lequel charge galop que l'espace dément

Présence de Pierre Caminade

Charnières d'os glissements vifs mouvant caresses
Telles d'une statue animant la paresse
Rétine la soierie et pulpes de cristal

Soc soleil fouillant les meurtrissures
Soleil issu de chair qui l'incarne et l'assure
Soleil qui s'accomplit source et sérénité

D'une robe vivace aux têtes des fémurs
Triangulairement creusés de clairs-obscurs
Se dessine un vautour qui palpite des ailes

Cous durcis visuel le tumulte du sang
Un désir d'étrangler dévore et se déprend
De chérir découvert un ruisseau de fourrure

Le crime les poignards accompliraient la feinte
Comme don absolu leurre d'aucune étreinte
Les fibres de clarté de vibrer sont poignards

Il n'est plus de regard il n'est plus d'origine
Avide nudité des sols et des racines
A l'insu de leurs sens se consomment les nerfs

Le soleil est champ clos de chair et de ténèbres
Le sang est un soleil qui cingle les vertèbres
Hallali hors la mort alléluias jumeaux.

Reliefs
Paris, Seghers, 1967.

Noces

Selon quel inconnu le thème initial ?
Selon quel vol d'oiseaux ameutés par l'orage
La tendre cruauté déchire ton visage
Et ta lèvre mûrit le souffle nuptial ?

Absente ! Dans ma bouche un givre musical,
Mêlant fraîcheur de fruit, la vague, le mirage,
Eclaire le loisir d'un autre mariage,
Guitare à tels frissons d'un baiser littoral.

Dans l'orchestre marin qui dirige ma ruse
Une ombre de la mort que notre danse abuse
Résonne, et la rumeur accorde les destins.

Cordes, cuivres et bois sont timbres des ténèbres,
Le final les déchaîne en un tournoi sans fin
Dont s'éterniseraient ces noces éphémères.

Reliefs
Paris, Seghers, 1967.

L'écume

[...] l'écume s'éparpille selon un lacis, un réseau mouvant de lignes, de formes, qui s'évanouissent, qu'une vague neuve efface.

Une vague neuve allant mourir, feutrée, sur le remblai, a une force inattendue, elle gravit, passe la petite crête, s'étale. Ils la suivent des yeux, voient un enfant accroupi attendant tout près d'un petit entonnoir, la nappe gagne, ses bords déchiquetés changent sans cesse. Il est attentif à la forme mobile, aux dentelures, que l'eau dessine sur le sable, à la force de la vague, à la durée de sa force. Il ne parlera pas : Elle est attentive à autre chose, au sable qui, jusqu'alors rigide et sec, devient, en absorbant lentement l'eau, souple, s'attendrit, même dans ses nuances, s'adoucit, d'abord par les dentelles, puis sur toute la surface mouillée, s'adoucit même en profondeur lui semble-t-il. Elle attend une autre vague, une vague meurt, une vague passe, une vague s'étale, se déploie, s'épanouit. Cette pulsion irrésistible et faible, ce même adoucissement, la captivent, cette matière plus souple d'avoir été envahie, d'avoir été absorbée, cette obstination sans violence, cette pénétration d'une douceur qui accorde l'eau et le sable, qui laisse en suspens et, cependant, s'accomplit.

[...]

Il bondit, la rattrape [...] Ils courent ensemble, main dans la main, jusqu'au parasol. Ils prennent leurs serviettes, et, se tournant le dos, les secouent. Ils s'essuient la poitrine, les mains qui restent légèrement

gluantes, posent les serviettes sur le sable, qu'elles ne fassent pas un pli, presque à angle droit, la tête à l'ombre. Il s'assied. Elle s'allonge précautionneusement sur le ventre. Avec un mouchoir pris dans leur sac fourre-tout, il se sèche les oreilles. Il s'allonge, les deux corps sont tête contre tête, à angle droit. On halète un peu encore, de l'émotion d'avoir été dans la mer, de retrouver son poids de terre. On entend le cœur qui résonne étouffé. On pèse de tout son long, on se plaît à peser. Le sable a la même souplesse que le corps, puis la même fermeté, où demeure encore une souplesse, que l'os. Tourne, retourne, on ébauche son propre moule, un moule plastique, constamment ébauché. Elle s'assied, se passe un peu de crème. L'odeur, d'abord écœurante, stagnante, laisse quelques pointes acides, citronnées, s'évanouit. Elle s'allonge, comme lui, sur le dos, face au soleil, la tête à l'ombre, les yeux fermés. Le sable est épais, doux, – ses granulations très fines l'empêchent d'être poussière, – mi-fourrure, mi-toison, ou, comme après s'être éveillé à cinq heures à cause de la fraîcheur ou du froid et, ayant ramené la couverture, s'être rendormi, on se réveille deux heures plus tard dans une chaleur neuve, sèche. Des cris d'enfants, nets, lointains, portent l'espace, la vérité heureuse des voix, le silence. On est calfeutré.

Le don de merci
Les Hautes Plaines de Mane,
Robert Morel, 1970.

Hiver 43

[...] l'absence de chauffage et la rigueur de ces hivers de guerre redonnaient aux saisons une valeur rude que les citadins aisés avaient perdue. L'attente du printemps, cette lente annonciation retrouvait son attrait le plus pur.

La misère, comme il arrive souvent si elle n'excède pas une certaine mesure, créait une richesse intérieure et précipitait dans la capitale une nature jusqu'alors inconnue. Les nuits de Paris ont eu des étoiles. Les maisons, les palais et les ponts ont été les monstres forestiers de la lune. Les nuances du climat étaient rendues si sensibles qu'on saisissait parfois d'une minute à l'autre le changement même du temps, qui se reflétait dans les diversité des teintes du fleuve et dans les colorations successives du cœur, avec une telle intensité qu'on éprouvait l'ivresse de comprendre ce que Paris sait faire de l'esprit.

La rue revenait aux bruits simples : les pas, les voix, les crissements, les timbres discrets des vélos. Il y avait un silence propice à la conversation et à la rêverie. Il justifiait à nouveau les hommes d'avoir fondé la ville, l'équilibre merveilleux et toujours compromis de la solitude et de la communauté. Et par ce silence, je prenais possession des siècles passés. Il avait un autre effet, paradoxal. Il se conjugait avec l'absence de taxis et des bus pour rapetisser Paris : il enlevait à la capitale son masque tentaculaire, et, la restituant à ses proportions humaines lui donnait une sorte de tonique douceur.

Les jeunes femmes à vélo filant toutes robes dehors parachevaient dans une adorable impudeur l'urbanité de la ville éternelle et rappelaient en chacun de nous, à toute heure de la journée, la présence du désir. Il y avait défi à la torpeur habituelle des hommes. Ces jeunes femmes ne nous disaient-elles pas qu'au milieu des ruines et de l'ineptie de la guerre, l'essentiel demeurait : les cuisses nues, la désinvolture du désir, l'insouciance à tout ce qui n'est pas l'amour.

Elles allaient rejoindre le saule, le mimosa, la lettre de Jacques pour m'offrir tout entier au printemps, et chaque jour célébrait la fête païenne du renouveau.

Journal d'une tendresse
Les Hautes Plaines de Mane,
Robert Morel, 1972.

Engager tout de l'homme

Engager tout de l'homme et pour l'homme, se faire semblable aux dieux. Valéry, qui s'est intéressé à la linguistique de son temps, a bien vu que le langage est constitué par des mots qui rendent un certain son (on dit maintenant « phonèmes ») et qui ont un certain sens. Mais cette double qualité, qu'on néglige dans la conversation courante, recèle des richesses que, seul, le poète peut mettre en valeur. Même dans ses excès, il ne doit pas oublier que le langage est *l'honneur des hommes*, qu'il est leur création et qu'il appartient à tous. La poésie est création linguistique. Pourtant, elle l'est, « non pas en tant qu'elle crée ou recrée le langage ou un langage tout entier, mais, – selon Georges Mounin, – en tant qu'elle recule à chaque instant la frontière de ce qui peut être dit et communiqué, c'est-à-dire partagé, c'est-à-dire socialisé. »

Quoi qu'il soit décidé de l'aventure de l'écriture et de l'écriture de l'aventure, on ne peut que souscrire à l'avertissement du grand linguiste Emile Benveniste : avec la phrase, la parole, l'écriture, on quitte le domaine de la langue comme système de signes pour entrer dans un autre univers, celui de la langue, comme instrument de communication. Valéry le savait et il savait que cet instrument ne peut être efficace que si l'*ouvrier* est sans cesse tendu par une volonté d'*obstinée rigueur*.

On ne saurait trop estimer dans l'effort de libération la part qu'il a donnée au *corps* et à la *physiologie*, sa conception de l'*éducation sportive*, ses idées sur l'*enseignement*, enfin ses lumières qui pourraient permettre de *réinventer l'amour*.

Plus tardivement que quelques-uns, mais bien avant beaucoup d'autres, il comprend l'art abstrait par le détour de l'*Arabesque*, qui « élimine de l'art l'idolâtrie, le trompe-l'œil, l'anecdote, la crédulité, la simulation de la nature et de la vie, – tout ce qui n'est pas *pur*, qui n'est point l'acte générateur développant ses ressources intrinsèques, se découvrant ses limites propres, visant à édifier un système de formes uniquement déduit de la nécessité et de la liberté réelles des fonctions qu'il *met en œuvre*. »

Enfin, ne sentons-nous pas dans *L'Homme et la Coquille* (1937), quelque germe du *Parti pris des Choses* de Francis Ponge, auquel Valéry a dû servir de garde-fou contre certaines tentations du surréalisme ?

En Paul Valéry, le golfe du Lion, la mer ligurienne et les îles de Seine ont produit un de ces êtres, en lesquels se vérifie et se rassure la confiance, que, malgré les fureurs, les crimes et les craintes, nous avons dans l'homme.

La mouvance marine de la chair se discipline à l'architecture de la terre et des os. La folie de la lumière appelle et retient l'esprit de rigueur. Un corps ivre de soleil, de plage et de nage se reconnaît dans une pensée, qu'il débarrasse de la trop lourde chaîne forgée par Pascal. Le désir d'une vérité apollinienne ne cesse de se nourrir aux vertiges de la panique dionysiaque. Le mystère de la création poétique et le privilège du porte-parole sont élucidés dans le détail de leur gestation et de leurs manifestations comme jamais auparavant. Le merveilleux pour cet homme n'est pas dans quelque planète ni en quelque Au-delà. Ce stoïcien, qui n'est même pas athée tant est absent ce qui serait alors nié, refuse le chantage au scandale de la mort, car elle est inhérente à la vie.

En ces caractères se renouvellent, peut être, dans leur complexité, quelques constantes de la vision méditerranéenne, païenne et tragique du monde et, pourtant, de la présence solaire à la vie.

Valéry est au seuil des renaissances.

Paul Valéry

Paris, Editions Pierre Charron, 1972.

Présence de Pierre Caminade

*à Jean Neuberth, pour sa gouache
de juillet 1967*

Au jour
Corps de la flamme et déchirures
De la flamme à la flamme à la flamme
Sur quelle scène, contre quelle nuit ?
Corps de feu, d'os et de chair flavescente
Par l'orage et le zénith
Dressant le devenir articulé du feu
Selon les lambeaux éphémères des courbes
Figeant rythmant les flagellants en marche
Du rire et du soleil
Dressant consumant attisant
Quelles vibrations saisies hors de toute parole ?
Quel chant
D'un chant avant toute musique
Ou à ses racines plastiques enfouies
Chanté par le chœur sourd des organes secrets ?

Flaminent au fléau fluide clair obscur de la flamme
Où zénithent les nerfs

Chorégraphe orangé de la présence vive et de la mort :
De quel instant, quel avenir proféré par passé
De quel jour ?

(1967)
Fonds Madeleine Caminade

Etienne Blanc

En 1970, Etienne Blanc est séduit par quelques textes modernes consacrés à la vie amoureuse, dans lesquels il trouve un écho à son esthétique du mouvement et une incitation, – séduit aussi peut-être par les représentations de l'érotisme sacré de l'Inde. Il peint alors la série des « Couples ». L'action d'amour est saisie comme danse multiple, « pas de deux » au cours duquel danseur et danseuse, elle, à peine hissée sur pointes, perdraient presque leur identité physique en un enchevêtrement de formes qui déconcertent nécessairement le regard, qui éprouve comme une sensation de toucher et de relief léger, provoqué par les rimes plastiques qui s'organisent en un réseau analogue à celui qui anime le verre cathédrale. L'incendie du désir et des sens et leurs ravages dans les êtres sont exaltés par la couleur et attendris, intériorisés par ces teintes, tantôt peu saturées, tantôt sourdes : bleu-violacé, bleu-vert, bleu-mauve, mauve-lilas, rose-cyclamen pâle ou vif, bronze vers tel orange-rouge, vert olivier, vert sapin...

(1982)

Etienne Blanc

La Seyne-sur-Mer, Telo Martius, 1996.

Présence de Pierre Caminade

Regard sur une toile d'Olivier Debré

L'Espace
L'espace d'abord
Clairière ou désert
Un ciel de paupière close
Tentation du vide niée

De quels bleus violets noirs autres
Quels touchers en modulations
En longue soif de caresses
De longs frissonnements de caresses
Se gravant dans un silence d'or mobile
de jaune d'or mobile s'engendrant l'un l'autre
un verdoisement un orangé nu
protégé de l'emprise du rouge
Couleurs sont couleurs
Les mots hors jeu
Hors le jeu de cette harpe secrète
Si légère cette soie lucide
Quelques griffures d'éclats
Parmi la paix de l'extase revenue.

D'une parole l'autre
Marseille, Imprimerie Robert, 1989.

Hamadryade

A Miclo et leur triptyque

L'assise génératrice assure
Dans les secrets du cœur
De la moelle et de l'aubier
La circulation de la sève brute
Que le vert d'iode colore en vert
De la sève au liber élaborée
Colorée en rose par le carmin aluné
Dans le bleu nocturne de la fête.

Epiderme écorce cannelée ravages dans le bois
Attente par les lichens et les mousses du temps
Œil mi-clos Œil blessé d'une idole d'Angkor
Aux éclats de l'aube
Chaire de silence et de tendres ramures

La femme vit seule l'élan, le port épanoui de l'arbre.

Elle et lui ne sont jamais nés :
Actuelle fatalité du plus lointain
Neuve hamadryade
Celle qui hors de la chambre noire
Fait corps de lumière avec l'arbre
Et libère son désir.

D'une parole l'autre
Marseille, Imprimerie Robert, 1989.

Présence de Pierre Caminade

Être avec

Furent des aubes de solitude
Le doute l'absence de faim
Le cyprès mort la plage obscure

D'autres aubes
La nuit tirée du soleil – nu et nue –
La nuit où le temps s'emprisonne
Étonné de plaisir
Elle et moi
Soudain le nez collé à la fenêtre
Au jeu des jouets de l'aube

Seul
Parmi les paroles qui cherchent le cœur
Des silences de luzerne froissée

Pour toutes les aubes
Être

Artère, revue
N°13, printemps 1984.

De
mer
en
marche
vers
l'amante

Saint-John Perse 1887

I

Donateur de l'Essor
Mainteneur des Éveils sur la Route
Épithalame du Navire
Mer et les Amers Résonnant des Cortèges
que la Houle Éternise
Vigile en Esprit Régent des Secrets

Levée des Armes
Migration des Artifices
au Nœud des Terres Écarlates

Présence de Pierre Caminade

II

Dialogue de l'Être et du Midi
dans l'Effacement des Rives
et l'Excellence des Nominations
Métaphores de l'Aubain des Rumeurs
et des Chambres
qu'une Harpe Émerveille
les Vagues d'Émeraude
Réveillent les Saveurs

Licence de l'Âme et Maraude de l'Aigle
Nourricier du Texte en Épousement

III

Délices de l'Espace
et des Masques
à l'Erre du Rhapsode
Elite Nomade
des Mers et des Acnés Revêtues
par le Chant qui Honore l'Écrit
et la Vivacité de l'Été
Ruissellement des Sources
Louange aux Amants et à la Mer
par l'Alliance du Nombre
et de Troie l'Exultante.

Initiales
Marseille, Sud, 1985.

Ficelles de facteur

Jets du facteur qui desserre l'étreinte, sème au vent les ficelles
d'un chanvre imputrescible, délivre les lettres prisonnières, et se joue le
jeu de l'heure.

Isolées, perdues sur un sol gravillonneux lunaire, elles vibrent
soudain et signent la paix dans le désert.

Ficelles blondes mobiles dans l'air. Formes se créant uniques sur
cet écritoire inconnu.

De ce dépouillement choc fulgurant une image éprouve le regard
qui sommeillait.

Ignorées de tous closes en leurs méandres figées plastiquement
accomplies et dérisoires.

Signant peut-être sur le point d'être oubliées les pas des chemins
faisant, l'imprévisible quotidien.

Le geste vif a délivré les lettres qui attaquent le temps.

Les hiéroglyphes garderont le secret de leurs messages.

Tout ce travail diurne du facteur vicinal cette folie de traces
imprimées pour quelles lectures, dans quel sens ?

Nulle clef pour de telles serrures

Interrompre soudain la marche de la mémoire

Présence de Pierre Caminade

Sans cesse brûlant les étapes les courbes

Labyrinthe où s'égare le fil d'Ariane

Appels refermés sur eux-mêmes Nul écho.

Les arabesques soudoient le poème.

Dans l'écheveau palpitent encore les lettres d'amour données à la
poste depuis des siècles, mais l'écheveau ?

Entre soi

La Seyne-sur-Mer, Imprimerie centrale, 1997.

La Seyne-sur-Mer, L'A.C.E.M.B.A., 1999.

Voix retrouvée

Cette voix, j'étais aux aguets. Le duo soprano-mezzo m'ensorcelait encore. Elle ne tarderait plus. Mais pourquoi ce silence ? Mon cœur, mes sens avaient dû se reprendre ; ils étaient tout proches d'une nostalgie inattendue, un peu « boîteuse », de ne pas m'occuper pleinement. J'en étais aux caresses, comme d'un animal à fourrure. Eclatèrent alors les cuivres, la percussion, les cordes se donnant à un rythme de fête, de défi, chemins brûlants imprimant et modulant les nerfs, dialogues impérieux, trompettes, impacts aux viscères, résonances multiples, une prise de pouvoir, des coups d'État, une exaltation de marche nuptiale. Soudain bondissant hors du tumulte et du chœur, une voix de baryton, la voix du baryton violant l'orchestre, le dominant et concordant tout à la fois, rivalisant avec l'orgue et son plein jeu, mordante, la voix martela le corps et l'enchaîna par un timbre d'une chaleur de sang par son ampleur, l'exactitude de ses coups de joie, de fête, ses modulations, sa musicalité, ses suggestions, du médium au grave, volumineux, caressant, me faisant volume chambre d'échos caressant et je caressais la femme que j'aime, je la quittais, je souffrais sa mort, elle revenait souriante, isolement charnel de cette voix qui peuple l'espace et assiège tout ce qu'elle rencontre, ne laisse aucun répit à la joie, à la jouissance, ma solitude aussi charnelle à trembler, je tremblais, la bouche sèche, perdu, isolé, musique orgue cette voix fondus en un, unique et multiple, abandonné heureux aux rives de cette voix.

Entre soi

La Seyne-sur-Mer, Imprimerie centrale, 1997.

D'un moment à l'autre

- I.
Nos ombres étaient légères
Chaque année nous avons vingt ans
Nous allions par les ombres
 Les regards fruits de sourire
- II.
Légères la nage et la mer
Chaque année la mer avait vingt ans
L'ingénuité solaire de l'aurore
 La tendresse s'aiguissait au plaisir
- III.
Ils rongent chaque jour les morts de par le monde
et ces morts familiers quelles forces en eux arrachées
à la nuit par la nuit
 quelles faisaient nos ombres légères
- IV.
Les oliviers s'ouvrent à la clairière
Ils tendent les cordes de l'être
Ombres légères
Si elles jouent encore
 C'est toi

D'une parole l'autre
Marseille, Imprimerie Robert, 1989.